

Collection
Véronique Marit
Philippe Marczewski
AU TRAVAIL !
Yellow Now
Les carnets





Je me souviens d'une feuille de papier de mauvaise qualité sur laquelle mon grand-père maternel avait dressé au crayon une liste de ses emplois exercés avant, pendant et après la guerre. On ne parlait pas de CV, à l'époque, ni de parcours professionnel, et sûrement pas chez les gens de peu, dans le prolétariat de la débrouille. On établissait seulement, si besoin, la liste de ce qu'on avait fait. Métallo, chauffeur de camion, taxi-man... Toute une vie de labeur tenait en quelques mots tracés à la mine de plomb, une vie à trimer dur pour un maigre salaire, en s'usant tout le jour à l'usine et le soir au volant, accumulant dans sa courte existence tant d'heures à la tâche que mises bout à bout on a le sentiment qu'il n'a vécu qu'à cela. Pourtant, de ce temps à l'ouvrage, il n'y pas de photographies, à peine une image de lui dans la cabine d'un camion à l'arrêt et une autre, à côté de son taxi – mais pour témoigner du talent de ses mains, seule reste cette liste qui s'efface peu à peu.

J'aurais aimé voir les gestes de mon grand-père au travail, et ceux de ma grand-mère quand elle coiffait les femmes du voisinage pour gagner un peu d'argent supplémentaire, et aussi ceux du père de mon père venu de Silésie avec ma grand-mère pour descendre à la mine. J'aurais aimé garder une trace des gestes des mes ancêtres comme je garde en mémoire les gestes du labeur de mes parents, car moi qui suis loin désormais des travaux pénibles je sais que ces gestes et l'épaisseur de ces mains sont mon pedigree.

Photographier le travail, c'est photographier des gestes, et ce n'est pas si simple.

C'est une démarche presque clinique : être au bord de l'établi comme le soignant est au pied du lit.

Car le travail est d'abord affaire de gestes : une grammaire de mouvements et de positions du corps qui ne se dit pas facilement et se montre moins encore. Travailler, c'est faire des gestes, amples ou infimes, précis toujours, d'une précision magique, surnaturelle—des gestes rendus précis par de longues répétitions, jour après jour, heure après heure. Et les photographier, c'est tenter de saisir quelque chose d'une langue énigmatique connue de ses seuls locuteurs.

Il faut être très proche.

Mais qu'il s'agisse de manœuvrer un tour à bois, de découper et coudre du tissu, de dessiner des plans, d'écrire, de tenir ferme entre les mâchoires d'une pince une bande d'acier incandescent au sortir du fourneau, de jeter dans le pot-au-feu des vivres découpées et d'en surveiller la cuisson, de suivre le vol des avions sur un écran d'ordinateur, de griffer le sol pour y planter des graines, de mener le troupeau à la trayeuse et de fixer les gobelets sur les mamelons, de mesurer dans l'éprouvette graduée en verre borosilicaté la solution explosive, d'agencer les fruits sur l'étal, de les peser à l'estime, de faire à l'œil le mélange du mortier, de poser les doigts sur un piano, dans une salle de concert, pour en faire jaillir Bach, de balayer, de tondre, de creuser, de repasser du linge froissé, de se tenir raide dans une guérite, une arme sur l'épaule, les gestes de l'humain au travail obéissent à des lois coutumières et possèdent une étrangeté qui tient à distance l'œil qui les observe.

Philippe Marczewski

[...]







